WALTER MOSLEY

Le vertige de la chute

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Oristelle Bonis

Jacqueline Chambon NOIR

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PRÉSENTATION

Leonid McGill a été engagé pour retrouver quatre hommes dont il ne connaît que les noms qu'ils se donnaient, adolescents, dans la rue. Son client refuse de dire pour quelles raisons il les recherche, mais après tout, ce n'est pas le problème de McGill, qui les trouve et donne leurs adresses. Quand ils sont assassinés l'un après l'autre, McGill comprend, en même temps que les sinistres desseins de son employeur, qu'il pourrait bien être le prochain sur la liste. Tandis qu'il tente de sauver sa peau, tout en se débattant pour maintenir son couple à flot et empêcher son fils de sombrer dans la délinquance, des anciens "amis" de la mafia l'obligent à exécuter un contrat…

Des hautes sphères de la finance aux bas-fonds de la pègre, dans un New York plus interlope que jamais, Walter Mosley débrouille tous ces fils avec le brio qu'on lui connaît et son style inimitable. Il a l'art de créer et d'imposer des personnages qu'après quelques pages, on a le sentiment de connaître depuis toujours.

"*Le Vertige de la chute* est un roman stupéfiant par un maître du genre, vision au scanner d'un New York cupide, intrigant, et plongée fulgurante dans l'âme pénitente d'un privé cabossé par la vie. Noir parce qu'il nous emmène dans les bas-fonds. Lumineux parce que Mosley ne nous laisse jamais dans les ténèbres. C'est tout simplement son meilleur livre." Junot Díaz

Extrait de la publication

WALTER MOSLEY

Walter Mosley a écrit plus de vingt-cinq romans, dont la série des Easy Rawlins*, et reçu le* PEN USA *Lifetime Achievement Award. Il vit actuellement à New York.* Le Vertige de la chute *est la première enquête du détective Leonid McGill, autour duquel Tom Hanks développe une série pour la chaîne américaine* HBO.

Titre original :
The Long Fall
© Walter Mosley, 2009
Avec l'accord de Riverhead Books/Penguin Group, New York

© ACTES SUD, 2010 pour la traduction française
ISBN 978-2-330-03164-0

Extrait de la publication

WALTER MOSLEY

Le vertige de la chute

La première enquête de Leonid McGill

roman traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Oristelle Bonis

Éditions **Jacqueline Chambon**

Extrait de la publication

Extrait de la publication

En souvenir de St. Clair Bourne,
extraordinaire réalisateur de documentaires

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

– Excusez-moi, monsieur… ?

Le badge bleu layette sur fond blanc n'affichait que le prénom de la réceptionniste maigrichonne : JULIET.

Ses cheveux blonds coupés court étaient plus longs devant que derrière et, si elle avait à se lever, son tee-shirt violet exposerait, je l'aurais parié, un nombril avec piercing. Derrière elle se trouvait un espace de travail paysagé, où une douzaine de tables en plastique aux couleurs vives côtoyaient çà et là de grosses plantes vertes excessivement feuillues. A ma droite, sur le mur est, courait du sol au plafond un alignement de cloisons vitrées conçues pour n'être jamais ouvertes.

Filles ou garçons, ils étaient tous jeunes et beaux les secrétaires et les coursiers qui travaillaient pour Berg, Lewis & Takayama. Tous, à une exception près.

Une femme rondouillarde était installée tout au fond à gauche, sous un panneau indiquant la sortie. Elle avait une vilaine peau et un rapport très fonctionnel à la mode. Et elle travaillait dur, les yeux baissés sur ses papiers. Je me suis tout de suite identifié à elle.

Je m'imaginais assis dans ce coin là-bas, plein de haine rentrée pour les autres.

– M. Brown n'est pas là ? ai-je demandé, sans préciser mon nom à Juliet.

– On ne peut pas le déranger.

– Je voudrais simplement que vous lui remettiez un message de ma part.

Extrait de la publication

Juliet, qui même lorsque j'étais entré n'avait pas esquissé un sourire, m'a regardé comme si j'étais un éboueur de la ville qui, descendu de son camion-poubelle, aurait surgi dans la Maison Blanche pour exiger une audience avec le Président.

J'avais mis un costume, une cravate. Mes chaussures en cuir étaient sans doute assez quelconques mais elles n'avaient pas d'éraflures. Aucune tache ne maculait les revers bleu marine de ma veste, mais tout comme la grosse là-bas dans son coin j'appartenais manifestement à un autre milieu – moi, un vendeur d'aspirateurs égaré parmi des consultants grassement payés ; elle, une bobonne mêlée par erreur à une bande de minettes style *Playboy*.

– A quel sujet voulez-vous voir M. Brown ? a repris la petite bêcheuse.

– Il est conseiller financier, si je ne me trompe ?

Elle a failli répondre, et jugé pour finir que c'était indigne d'elle.

– Nous avons un ami commun. Jumper m'a dit que Roger saurait m'expliquer ce qu'il faut que je fasse de tout mon argent.

Juliet commençait à en avoir sa claque. La tête penchée de côté, elle a lâché un petit soupir agacé.

Ce n'était pas ma couleur de peau qui la dérangeait. Du côté de Madison Avenue, en 2008, plus personne ne s'arrêtait à ce genre de détail. Cette fille avait peut-être envisagé de donner sa voix à Obama, si seulement elle votait. Elle ne devait pas hésiter à flirter avec une star du rap, dans une de ces boîtes chics où l'on ne vous sert que du champagne et du caviar d'importation.

Roger Brown était noir. De même que deux des indigènes du grand bureau clair. Non. Si Juliet ne m'aimait pas c'était à cause de mes grosses mains calleuses et de ma tenue sans chichis. Parce que j'avais cinq centimètres de moins et vingt kilos de plus que l'homme moyen idéal.

– Si je vous laisse ma carte, vous la lui remettrez ?

Elle s'est autorisé un nouveau soupir avant de tendre une main, paume en l'air.

Mon gros portefeuille brun-rouge avait sûrement plus vécu que cette petite. L'ouvrant, j'ai fouillé parmi les fausses cartes de visite qui sont l'apanage de mon activité. Celle sur laquelle j'ai

Extrait de la publication

jeté mon dévolu ne m'avait pas servi depuis qu'une femme que je connaissais à peine était morte à mes pieds.

Arnold DuBois
Société Van Der Zee
Employés de maison & services d'aide à domicile

Puis, amorçant une génuflexion, j'ai attrapé un stylo sur la table en plastique rouge.

– Je vous en prie, a protesté Juliet.

En bas, j'ai griffonné *pour Roger Brown* alias *B-Brain*, avant d'ajouter encore en dessous le numéro d'un portable perdu, sinon volé, que j'avais acheté exprès pour ce boulot. Sur ce, je me suis redressé en souplesse, sans gémir, car Juliet ne s'en doutait peut-être pas mais les muscles comptaient pour beaucoup dans mon excédent de poids. Je lui ai remis la carte, qu'elle a prise avec précaution par un coin.

– Ce sera tout ?

A cet instant, la rondouillarde assise au fond a levé les yeux vers nous. Je lui ai adressé un petit signe, l'air réjoui. Elle m'a retourné le geste avec un sourire perplexe.

– Merci de m'avoir accordé votre temps, ai-je dit comme si je m'adressais à la femme installée sous le panneau SORTIE. C'est très important pour moi.

Juliet s'est passé la langue sur les dents, menton rentré.

Je me souviens d'un temps où cette mimique n'appartenait qu'aux femmes noires.

Autrefois, pensais-je en dévalant les deux volées de marches vers la rue, je n'aurais eu aucun scrupule à rabattre le caquet de la petite bêcheuse. Il fallait juste que je voie quelle tête avait Roger Brown. Je ne le connaissais qu'en photo, mais je savais qu'il était noir, âgé d'une trentaine d'années, avec une petite cicatrice en croissant sous l'œil droit. Voir sa tête une fois, c'est tout ce que je demandais.

Extrait de la publication

Autrefois, je n'aurais pas hésité à utiliser les grands moyens pour arriver à cette fin toute bête. J'aurais haussé le ton, exigé de voir son supérieur ou, contournant tout simplement Juliet, j'aurais inspecté les bureaux jusqu'à ce que Roger Brown se montre – ou pas. J'aurais été capable de déclencher l'alarme incendie dans l'entrée, de mettre une bombe fumigène dans une corbeille à papier. J'étais loin de tout ça, à présent, même si j'exerçais toujours le sale métier de détective privé. Je continuais à prendre des photos compromettantes et à localiser des gens qui n'avaient pas forcément envie qu'on les retrouve. Je dévoilais des escroqueries et des tricheries sans me sentir outre mesure coupable.

Bref, je n'avais pas changé d'activité mais je me posais plus de questions gênantes.

Avant, du moment que le client payait, cela ne me posait aucun problème de casser des pauvres bougres ou de les coincer avec des preuves fabriquées de toutes pièces. Expédier des innocents en prison ne me faisait ni chaud ni froid : je ne croyais pas en l'innocence et ce n'était pas la vertu qui alimentait mon compte en banque. J'ai vécu selon cette règle jusqu'à ce que mon passé me rattrape et crève devant moi, en crachant du sang et des injures sur le tapis.

J'avais toujours une famille qui comptait sur moi pour subvenir à ses besoins. Ma femme ne m'aimait pas, deux des trois enfants déjà grands ou en passe de l'être n'étaient pas de moi, mais tout cela importait peu. J'avais du boulot et plus d'une dette à rembourser.

Je venais de signer un contrat pour retrouver quatre mecs, et j'en avais déjà repéré trois. Le premier était mort, le deuxième en prison, le troisième en instance de procès. Sur les quatre, seul Roger Brown, pour autant que ce Roger Brown-là soit le bon, s'était taillé une place au soleil – une place assez enviable pour qu'une jolie minette blanche veille sur sa tranquillité et lui donne du monsieur, dans une boîte où tout le monde s'appelait par son prénom.

Extrait de la publication

Tout en longeant Madison Avenue par cette belle journée d'été, j'espérais sincèrement que ce Roger-là n'était pas le bon ; et que, s'il l'était, il ne me rappellerait pas et que ce serait aussi bien comme ça.

Extrait de la publication

2

J'ai pris un taxi jaune pour quitter ce coin des 60e, dans la partie est de Manhattan, et descendre jusqu'à la 34e, à gauche de Penn Station quand on regarde le plan. La salle d'entraînement de Gordo occupait le cinquième étage d'un immeuble en brique décrépi, sorti de terre un bout de temps avant que Joe Louis gagne par K.-O. son combat contre Cinderella Man. Le mercredi à midi, il n'y avait personne sur le ring ; en milieu de journée, presque tous les poulains de Gordo travaillaient à l'extérieur pour gagner à la sueur de leur front leurs rations de protéines et la location de leurs casiers de vestiaire.

J'aurais pu me diriger les yeux fermés vers l'énorme sac suspendu dans un coin. Cette portion du vaste espace d'un seul tenant se trouvait près d'une grande fenêtre aux battants collés par la peinture, aux vitres si opacifiées par la saleté qu'on n'y voyait pas au travers. Cela étant, ce n'était ni la vue, ni l'odeur de transpiration des garçons, ni même, d'ailleurs, le besoin de compagnie qui m'attirait trois fois par semaine dans la salle d'entraînement de Gordo.

Je me suis débarrassé de mes fringues sur place, j'ai enfilé mes gros gants de cuir (plus vieux que Juliet, eux aussi), et j'ai attaqué bille en tête, à ce rythme violent qui me gardait en équilibre dans l'infrastructure pourrie de ma ville et de ma vie.

Le yang qui règle l'existence du boxeur s'exprime dans ses poings. Le yin, dans son habileté à esquiver. Côté yang, je suis plutôt bon. Selon une règle connue de tous, mais que seuls quelques-uns maîtrisent, un coup bien porté doit partir du pied,

Extrait de la publication

imprimer au bassin un mouvement de rotation, et ensuite seulement se communiquer au bras, au poing, et avec un peu de chance à la mâchoire ou aux côtes de l'adversaire. D'où la ressemblance entre un combat de boxe et la danse à laquelle se livre un auguste Ecossais dans l'aube mouillée des Highlands, en martelant le sol de ses pieds et en tournant sur lui-même.

Pendant près d'une demi-heure, tout à ma danse barbare, j'ai châtié le gros sac que j'autorisais de temps en temps à osciller vers l'avant pour me frapper à la poitrine. J'avais plus de souffle depuis que j'avais arrêté de fumer.

J'ai donc dû redoubler d'efforts pour atteindre l'état d'apnée seul à même d'évacuer ma colère.

J'étais plein de haine pour Roger Brown, pour Juliet et avec eux pour des tas de trucs que j'avais faits dans ma vie. Autrefois, j'arrivais à me supporter en me racontant que je ne piégeais que des déjà pourris qui avaient quelque chose – de très mal, en général – à se reprocher. C'était fini, ce temps-là.

J'ai cogné ce sac en enchaînant des dizaines de combinaisons mortelles, sauf qu'à la fin c'est moi qui ai dû m'avouer vaincu et me mettre à genoux, mes grosses mains gantées mollement posées sur les cuisses.

– Pas si mal, a commenté une voix masculine éraillée que j'ai instantanément reconnue.

Je n'ai pas relevé la tête. Je n'en avais pas la force.

– Salut Gordo.

– Tu sais toujours donner tout ce que t'as, quand t'en as envie.

– Et malgré ça, neuf fois sur dix je tape à côté.

– T'aurais dû faire boxeur, m'a dit un des grands entraîneurs méconnus de New York.

– J'aime trop me coucher tard et picoler du mauvais jaja.

– Un moustachu comme toi, c'est sur le ring qu'il a sa place.

J'ai la peau lisse comme un bébé. C'est à ma mâchoire dure comme fer qu'allait le compliment de Gordo.

– Essaie si tu veux. Cogne. Quand j'aurai ma dose je m'aplatirai comme les autres.

– En 89, t'aurais flanqué la pâtée à tous les mi-lourds du circuit.

Extrait de la publication

– Je serais forcément tombé sur plus fort que moi.

– T'étais le plus fort, a insisté Gordo. T'as raccroché pile au moment où t'allais te surpasser.

– Eh bien, tant mieux pour les autres si je suis petit par la taille et l'ambition.

Je me suis redressé pour faire face à mon meilleur ami, le plus coriace de mes critiques.

Gordo n'était pas grand, lui non plus, entre un mètre soixante-cinq et un mètre soixante-douze. La terminologie raciale américaine le rangeait dans la catégorie des Noirs, mais en réalité sa peau évoquait plutôt le vieux cuir brut marqué par les cals, les coups durs et les coups de gueule d'une existence bien remplie. Le sang lui était si souvent monté à la tête qu'un teint colérique lui assombrissait la tronche en permanence.

Je soufflais toujours comme un phoque. Après tout, j'ai plus de cinquante piges.

– Pourquoi tu cherches toujours à te rabaisser comme ça ? a repris l'entraîneur vétéran. T'aurais pu être quelqu'un.

Il n'aurait pas discuté avec moi si n'importe lequel de ses poulains avait été à l'entraînement. Gordo veillait sur sa nichée de jeunes boxeurs avec une vigilance de maman crocodile.

Je me suis affaissé en tas par terre, et mon tee-shirt trempé a giflé le mur avec un bruit de claque mouillée.

– Tu me connais mal, G. Je n'ai jamais été foutu de me discipliner ou de suivre un régime.

– Tu dis ça, mais trois fois par semaine tu viens taper sur ce sac.

– Parce que ça suffit, tu crois ?

Il a froncé les sourcils, le petit bonhomme aux traits aigris, et hoché la tête d'un air dégoûté avant de tourner les talons et de regagner en boitillant son bureau, à l'autre bout de l'immense salle basse de plafond.

Au bout de cinq bonnes minutes, j'ai réussi à me remettre debout et j'ai donné trois, quatre bourrades au sac, le temps que mes genoux et mes hanches se remettent dans la danse. Une minute plus tard, je tapais comme un malade. Une demi-heure auparavant, j'étais animé par la colère. Là, j'étais désespéré.

Extrait de la publication

Je crois que c'est uniquement pour que Gordo me botte le cul que j'allais chez lui. Sa franchise brutale était le vrai socle de notre amitié. Puisque je n'étais pas un boxeur, j'étais un raté – à ses yeux, du moins. Autant Gordo pouvait pardonner leurs défaites à ses protégés, autant il leur en voulait de ne pas tout donner.

J'ai cogné sur ce sac avec tout ce que j'avais. La sueur ruisselait sur ma figure, dans mon dos, le long de mes cuisses. Je me sentais devenir de plus en plus léger, de plus en plus puissant, et je balançais mes coups comme un outsider dans un match de championnat – le type donné perdant, qui s'acharne à faire mentir les parieurs. Les choses rentraient dans l'ordre. J'étais prêt à jouer le tout pour le tout.

Cette sensation s'est dissipée en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Mes jambes ont cédé sous moi, je me suis écroulé par terre, toute ma rage consumée.

Carré dans son fauteuil de bureau, Gordo s'est retourné pour me jeter un regard à travers la porte. Il m'a vu là, prostré, et il est retourné à ses papiers.

Il m'a fallu dix minutes pour me relever.

Et encore vingt minutes pour prendre une douche et m'habiller. Entre-temps, la salle s'était un peu remplie. Pas de boxeurs, mais d'employés de bureau qui avaient envie de voir à quoi ça ressemble de travailler sa forme auprès de vrais athlètes.

Je me dirigeais vers l'escalier quand Gordo m'a appelé.

– LT !

Dans son bureau grand comme un mouchoir de poche, le seul siège réservé aux visiteurs était un tabouret de ring. Je me suis accroupi dessus et j'ai respiré un grand coup.

– Qu'est-ce qu'y a qui va pas, petit ?

– Rien, G. Rien du tout.

– Ouais, c'est ça, a marmonné l'homme qui me connaissait mieux que personne. Ça fait plus d'un an maintenant que tu ramènes ta fraise ici et que tu tapes dans ce sac assez fort et assez longtemps pour filer un arrêt du cœur à un jeunot. Déjà avant t'étais jamais trop de bon poil, mais là même ceux qui viennent

Extrait de la publication

faire le malin chez moi ne t'approchent pas. Me dis pas qu'y a rien. Y a que'que chose, et ça s'arrange pas.

– Je maîtrise, t'inquiète.

– Vide ton sac, Leonid.

Gordo ne m'appelait jamais par mon prénom, mais toujours Petit, LT ou McGill quand on rigolait ensemble. Là, il n'était pas d'humeur à plaisanter.

– Une fois, tu m'as dit que tu ne voulais pas savoir comment je gagnais ma vie, ai-je lâché dans une ultime tentative pour le contrer.

Souriant jusqu'aux oreilles, le vieux s'est tapoté le front avec les quatre doigts de la main gauche.

– Y a plus de vilains secrets là-dedans qu'y a de pièces dans une machine à sous. Si je veux pas savoir ce que tu fais dans la vie, c'est que je me doute que tu pourrais plus continuer à venir si jamais t'en parlais.

Un bon entraîneur doit être tout à la fois prof, mentor, psychologue, curé. Un bon entraîneur doit aussi, en prime, être capable d'inventer des mensonges crédibles.

« Tu peux y arriver, petit », dit l'entraîneur au boxeur qui encaisse les coups à l'aveugle à cause du cocard qui ferme son œil valide.

« Il commence à fatiguer, c'est le moment d'attaquer », dit l'entraîneur alors que l'adversaire aux anges sautille sur place de l'autre côté du ring.

Gordo ne voulait surtout pas être au courant de mes activités louches, avant. Mais, avant, c'était de l'histoire ancienne ; le présent immédiat avait pris toute la place.

Impossible, pourtant, de lui dire la vérité. Franchement, comment aurais-je pu lui avouer que vingt ans après les faits, une jeune femme avait découvert que j'avais coincé son père, qu'à cause de moi il était allé en prison et en définitive à la mort ? Sa fille se faisait appeler Karma. Elle n'avait pas hésité à utiliser les armes de la séduction et celles d'un tueur à gages pour faire de moi le témoin de sa propre fin sanglante. L'assassin, je l'avais tué, mais la jeune femme, Karmen Brown, n'en était pas moins morte

Extrait de la publication

dans mes bras en m'agonissant d'injures, de la bave et du sang plein les lèvres.

Le dernier soupir de Karmen avait prononcé ma malédiction.

– Disons que j'ai compris que j'avais fait un certain nombre de choses moches, ai-je commencé. Maintenant, j'essaie de revenir sur mes pas. Pour tenter de réparer, dans la mesure du possible.

Gordo m'examinait attentivement, sans rien laisser transparaître de ce qu'il pensait.

– J'ai un gamin à l'entraînement qui se verrait déjà poids moyen, a-t-il enfin lâché. Le problème, c'est que c'est un artiste, dans sa tête, pas un bosseur. Il déboule, tout fiérot, il rétame les déclassés au rebut et il se prend tout de suite pour Marvin Hagler ou je sais pas qui.

– Ah ? Il s'appelle comment ?

– Punterelle. Jimmy Punterelle. C'est un Rital. Il va venir demain, après-demain et le jour d'après. Si je lui colle sous le nez un vieux briscard de cinquante balais, il se sentira plus péter, il foncera tête baissée.

J'ai fait mine de peser le pour et le contre avant de me décider.

– OK.

Le bref sourire de Gordo a un peu atténué ma tristesse. Le vieux briscard avait réussi à me confesser, Jimmy Punterelle serait mon Je vous salue Marie.

Extrait de la publication